érudit
www.erudit.org

Article

« Réformer l'Islam »

Ouvrages recensés :

Face à l'Islam. Entretien avec Philippe Petit de Abdelwahad Meddeb, Éditions Textuel, 216 p.
La maladie de l'Islam de Abdelwahad Meddeb, Éditions du Seuil, « La couleur des idées », 222 p.
L'Islam en questions. Débat animé et présenté par Françoise Germain-Robin. Nouvelle édition de Tariq Ramadan et Alain Gresh, Actes Sud, « Babel », 342 p.
Les Musulmans d'Occident et l'avenir de l'Islam de Tariq Ramadan, Actes Sud / Sindbad, 383 p.
Coran, mode d'emploi de Farid Esack, Albin Michel, « Islam des lumières », 352 p.
Les nouveaux penseurs de l'Islam de Rachid Benzine, Albin Michel, « Islam des lumières », 289 p.

par Georges Leroux

Spirale : arts • lettres • sciences humaines, n° 197, 2004, p. 35-37.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

http://id.erudit.org/iderudit/19399ac

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. *Érudit* offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Document téléchargé le 16 novembre 2015 06:21

RÉFORMER L'ISLAM

FACE À L'ISLAM. ENTRETIEN AVEC PHILIPPE PETIT de Abdelwahad Meddeb
Éditions Textuel, 216 p.

LA MALADIE DE L'ISLAM de Abdelwahad Meddeb
Éditions du Seuil, « La couleur des idées », 222 p.

L'ISLAM EN QUESTIONS. DÉBAT ANIMÉ ET PRÉSENTÉ PAR FRANÇOISE GERMAIN-ROBIN NOUVELLE ÉDITION de Tariq Ramadan et Alain Gresh
Actes Sud, « Babel », 342 p.

LES MUSULMANS D'OCCIDENT ET L'AVENIR DE L'ISLAM de Tariq Ramadan
Actes Sud/Sindbad, 383 p.

CORAN, MODE D'EMPLOI de Farid Esack
Albin Michel, « Islam des lumières », 352 p.

LES NOUVEAUX PENSEURS DE L'ISLAM de Rachid Benzine
Albin Michel, « Islam des lumières », 289 p.

Abdelwahab Meddeb et Tariq Ramadan ont tous deux fait paraître des entretiens dans lesquels ils ont accepté de répondre à des questions sur l'avenir politique et culturel de l'Islam. Ces entretiens sont remarquables, ils vont droit au but. Ils ont aussi tous les deux publié des livres proposant des analyses historiques plus élaborées. Sur ces questions, il est toujours intéressant de favoriser la confrontation entre les exigences de l'actuel et les propositions théoriques. Pour le dire d'un trait, impossible ici de s'en tenir aux seuls entretiens. Dans le cas de A. Meddeb, on manquerait le regard de longue portée qu'il déploie sur la totalité de l'histoire islamique, pour tenter d'en comprendre les forces de résistance à la modernité et le déclin, selon lui, quasi inévitable. Les entretiens donnés par T. Ramadan se révèlent, pour leur part, assez éloignés de son essai sur l'avenir de l'Islam, sans doute parce qu'il y discute avec Alain Gresh, directeur du *Monde diplomatique*, et qu'il parle d'abord à un auditoire non musulman. Son essai est au contraire inscrit d'emblée dans la réflexion de nature fondamentale que la communauté islamique européenne amorce depuis peu. Avant de participer à un débat, il propose une orthodoxie et un espoir pour l'Islam de l'exil.

En apparence, tout semble réunir ces deux penseurs : une préoccupation commune pour favoriser la rencontre de l'Islam et de la modernité, un désir de fidélité aux fondements de la tradition spirituelle, une condamnation du fanatisme et de la violence. Mais une lecture approfondie permet de mettre au jour des différences si essentielles qu'on ne peut éviter de les interpréter comme une opposition irréconciliable. Du point de vue du lecteur occidental, toujours déjà « infidèle », cette opposition demeure difficile à mesurer, car elle risque souvent d'être subvertie par un recours intempestif à la foi contre les exigences de la rationalité. Mais l'infidélité dans le monde de la pensée musulmane est toujours une forme d'abjuration, la foi étant donnée comme la condition pour ainsi dire primitive de la pensée humaine et c'est donc au risque d'un contresens permanent que tout dialogue avec l'Islam entreprend de se construire. L'opposition entre la pensée d'un écrivain, élevé d'abord dans la culture de la mosquée de Tunis, puis formé dans la culture européenne dont il revendique pleinement l'héritage, et celle d'un théologien d'origine égyptienne, né et formé en Suisse et principalement désireux de contribuer à une renaissance de l'Islam en Occident, ne peut se comprendre que sur l'horizon de cette difficulté. L'un accuse l'autre d'être un crypto-islamiste, lequel l'accuserait sans doute à son tour, s'il prenait la peine de s'y intéresser, d'hérésie ou de trahison.

L'opposition essentielle de leurs démarches apparaît peut-être surtout comme une opposition sur la question de la possibilité d'une extériorité de la foi islamique : là où A. Meddeb non seulement accepte une telle extériorité, mais entreprend de montrer que le seul chemin d'un salut de l'Islam est d'y recourir le plus possible en favorisant la confrontation avec la modernité, T. Ramadan adopte au contraire la position d'un repli sur ce qu'il appelle les « principes universels » de l'Islam, qui ont toujours priorité sur les exigences de la raison. A. Meddeb s'implique sans réserves dans la discussion des fondements — et notamment dans la critique herméneutique de la lecture du Coran, comme plusieurs contemporains dont le meilleur exemple serait Farid Esack —, alors que T. Ramadan déploie un luxe infini de distinctions pour éviter justement que cette confrontation puisse avoir lieu. Lire ces deux penseurs ensemble, et sachant que leur pensée est au travail dans la discussion européenne de l'avenir de l'Islam, c'est aller à la rencontre de deux attitudes antagonistes face à la nécessité de la réforme dans l'Islam contemporain. C'est aussi prendre la mesure du fait que l'invitation à la modernité peut être reçue par tous comme un appel légitime, et néanmoins être l'objet chez l'un d'un accueil authentique et chez l'autre d'un consentement de surface, camouflant un refus profond.

L'Islam fondamental

Tariq Ramadan est né en 1962 à Fribourg en Suisse, dans une famille d'exilés politiques égyptiens. Son père était le gendre d'Hassan al-Banna, le fondateur du mouvement des Frères musulmans, assassiné en 1949. À travers son témoignage, nous pouvons entrer dans le cercle de ceux qui ont accompagné son itinéraire politique et spirituel. Le regard porté sur les réformes opérées par Nasser, et en particulier sur son hostilité croissante à l'endroit des Frères musulmans, dont il avait, avant la prise du pouvoir, été un membre engagé, nous permet de comprendre un des ressorts importants de l'islamisme : c'est le paradoxe constitué par un désir de fidélité à l'éthique de la tradition qui fait rejeter une laïcité toujours soupçonnée de compromis dangereux, et en même temps l'oubli de cette tradition au profit d'une rigueur et d'un autoritarisme imposés par la situation

politique. Le désir d'indépendance est exacerbé par des années de soumission coloniale, mais il ne peut se plier au pouvoir des révolutionnaires si ceux-ci se montrent trop rapidement enclins au rejet de la tradition pour des raisons purement nationalistes. Dans le cas de Ramadan, cette riche tradition, dont il expose toute la structure doctrinale et historique dans son essai, lui fut transmise comme un héritage spirituel et social par son père. Cet héritage plonge ses racines dans une histoire immémoriale, et il est sans cesse revivifié par une solidarité indéfectible avec la résistance du tiers-monde, et en général avec les mouvements populaires. L'Islam qui nourrit la pensée de T. Ramadan est donc un Islam à la fois spirituel et politique. La préséance de la foi, sans cesse réaffirmée au cours de ces entretiens et dans l'essai, n'est jamais mise en question. Ce point est essentiel, car il détermine le sens de la fidélité à la pensée des Frères musulmans, reçue d'abord comme mystique et spirituelle : contre tous ceux qui les associent à la formation d'un idéal de violence dans l'islamisme radical, T. Ramadan oppose donc la non-violence. Quand on lit la critique impitoyable que fait A. Meddeb de la tradition qui conduit à al-Banna, il est difficile de considérer cette interprétation autrement que comme une idéalisation et un refus de regarder l'obscurantisme en face. Cette fidélité aux idéaux des Frères musulmans ne constitue en rien cependant une limite à l'indépendance du projet réformateur de T. Ramadan, dont il affirme qu'il doit tout autant aux soufistes, aux traditionalistes *salafi* et aux Tabliigh. Ma lecture de son œuvre m'a conduit à voir en lui un fondamentaliste plus qu'un islamiste.

Dominique Paul, *Lucie, incarnation 10, La série des Avatars*, 2001. Photographie couleur, modèle, 75 × 53 cm.
Avec l'aimable permission de la galerie Éric Devlin.

Dominique Paul, *Lucie, incarnation 5, La série des Avatars*, 2000. Photographie couleur, modèle, 68 × 48 cm.
Avec l'aimable permission de la galerie Éric Devlin.

L'itinéraire politique de T. Ramadan commence par un travail communautaire, inspiré par une préoccupation tiers-mondiste, et il se développe au sein de nombreuses associations à la fois caritatives et éducatives. Mais inquiet de la perception de l'Islam en Europe, après la crise de l'Iran et les premières affaires du foulard, il va suivre une formation islamique au Caire. C'est à compter de ce moment qu'il se définit publiquement comme musulman et qu'il entreprend de « construire un discours » pour les musulmans d'Europe, c'est-à-dire tous ceux qui, nés de l'immigration et souvent confinés à la marge culturelle et sociale, traversent une crise d'identité, notamment à travers le miroir déformant que leur renvoie l'Europe intolérante. Pour lui, cette identité ne peut être reconquise que dans la foi. Construire un discours, c'est donc avant tout reconstruire un Islam spirituel et théologique, mais aussi juridique et social. Critique de l'islamisme violent, Ramadan n'en est pas moins un penseur attiré par le fondamentalisme, c'est-à-dire par une forme de traditionalisme, dont il expose les principes dans son essai. Mais c'est ici que les différences entre les positions exprimées dans les entretiens et celles qui sont élaborées dans l'essai apparaissent : alors que les idéaux de justice et de démocratie sont revendiqués sans hésitation ou contournement dans les entretiens, l'essai expose en détail, par exemple dans le cas de la démocratie, les formes variées de l'incarnation de l'idée de démocratie, y compris dans des formes autocratiques. Il en va de même pour l'accomodement au droit occidental.

Parmi ces différences, les plus cruciales sont celles qui concernent la théologie politique. Tariq Ramadan doit élaborer une argumentation complexe s'il veut rendre acceptable la proposition de Hassan al-Banna : « *Le Coran est notre constitution.* » Il doit peiner encore plus s'il veut justifier non seulement le concept de la *charia*, mais son universalité et le caractère impératif de ses prescriptions. Dans tous ces débats — et nul ne doute de leur complexité — , le point le plus difficile est celui de l'autorité des textes. Dans son essai, T. Ramadan expose la variété des écoles et la diversité des principes qui historiquement les ont inspirées ; mais c'est toujours et encore un système qui trouve son fondement dans l'autorité du texte. À aucun moment, ce texte n'est soumis à la critique historique et, comme dans tout fondamentalisme, il est présenté d'abord comme fondement de l'autorité de toute croyance et de toute prescription. Toutes les affirmations de modernité, tous les appels à la réforme, toutes les condamnations du fanatisme n'y peuvent rien : tant que le texte conserve ce privilège sacralisé sur la raison, aucune réforme véritable ne semble possible. Il suffit de lire l'essai de Farid Esack pour voir les limites d'une telle approche et saisir l'urgence de la dépasser. Personne ne niera que la pensée de T. Ramadan soit d'une grande richesse, notamment dans sa fidélité aux principes élaborés dans les traditions juridiques et interprétatives dont il se réclame, mais cette pensée se pose dans une situation d'inscription dans la culture occidentale de la rationalité, qu'il s'agit pour ainsi dire d'accommoder de l'intérieur, et non dans une situation d'interpellation radicale des fondements religieux du politique. C'est une position, faut-il le répéter, entièrement légitime au regard du religieux, mais qui sur plusieurs points, en particulier la question de la loyauté et de l'allégeance citoyenne démocratique en Europe, pose des problèmes jusqu'à maintenant insurmontables. T. Ramadan n'en nie pas l'importance, il se donne même pour tâche de les résoudre, mais on peut suggérer que ces débats n'entreront dans une véritable phase d'évolution que le jour où le fondamentalisme traversera ce qu'ont traversé le judaïsme avec Spinoza et le christianisme avec Richard Simon et Rudolf Bultmann, une véritable réforme critique aboutissant à une séparation de la théologie et du politique.

Dominique Paul, *Lucie, incarnation 8, La série des Avatars,* 1999. Photographie couleur, modèle, 75 × 52 cm. Avec l'aimable permission de la galerie Éric Devlin.

Dominique Paul, *Lucie, incarnation 14, La série des Avatars,* 2001. Photographie couleur, modèle, 75 × 55 cm. Avec l'aimable permission de la galerie Éric Devlin.

Les deux réformes

Le récit de Abdelwahad Meddeb provient d'un horizon très différent. Ce penseur appartient à une constellation de penseurs soucieux de modernité, comme Mohammed Arkoun, Fazlur Rahman et Abedelmajid Charfi, dont on trouvera une riche présentation dans un récent ouvrage de Rachiz Benzine. Son œuvre d'écrivain ne laisse aucun doute sur l'accueil que A. Meddeb fait aux idéaux de la modernité. Divisé en trois segments, son livre d'entretiens nous offre d'abord le récit d'apprentissage d'un fils de lettré, né à Tunis et profondément imprégné de la grande tradition coranique et de l'imaginaire des *Mille et Une Nuits,* dont il recueille la liberté et l'ouverture. Sa formation baigna dans la langue française et le conduisit à un exil européen. Mais rien de cet Islam des traditions et des formes vernaculaires de la culture ne fut oublié, et c'est sur ce fond enfoui que le jeune Meddeb put faire croître plus tard, paradoxalement alors qu'il était en Europe, l'enseignement des grands maîtres spirituels et mystiques de l'Islam : Hallâj, Ibn'Arabi et tous ceux que l'enseignement de Henri Corbin avait contribué à faire connaître. L'hommage que rend Meddeb au grand maître de l'Islam spirituel est vibrant. C'est à partir de cette écriture qu'il pourra en effet accéder lui-même à cette poétique du déplacement et de l'hétérogène, qui lui permet aujourd'hui de s'adresser aux trois traditions du monothéisme. C'est encore cette écriture qui lui permet de juger sévèrement la prétention intégriste à capter dans un projet réducteur aussi bien la tradition textuelle que les rituels, menacés par une « mort anthropologique ». C'est aussi cette écriture qui se trouve au fondement de son travail d'écrivain.

Le deuxième segment de ces entretiens est consacré aux questions d'identité dans les traditions monothéistes. Sensible à la différence des langues, mais aussi à la variété des positions théologiques, A. Meddeb met en lumière les apories de toute théologie politique qui se crispe sur le refus d'un universel. Prenant la juste mesure de chaque tradition monothéiste dans son rapport à l'autre, il insiste sur le déficit d'une approche de concurrence des religions dans leur accès à l'universel. Cette critique atteint toute lecture du Coran qui fait d'Abraham un musulman, lecture qui bloque le rapport des traditions entre elles. Cette partie de l'entretien est riche de perspectives sur le chiisme et le soufisme, qui présentent des positions de résistance à l'intégrisme diffus qui menace toujours l'évolution politique fondamentaliste. On en trouvera le complément dans l'essai sur la maladie de l'Islam, qui propose une généalogie élaborée du littéralisme désastreux qui rend possible l'intégrisme.

Un troisième segment, plus bref, aborde diverses questions sur la situation de l'Islam en Europe. Contre les effets de morosité violente induits par la conscience d'un déclin inéluctable, A. Meddeb appelle à une pédagogie critique de la culture en vue de la démocratie. Le modèle fourni par la grande culture de Cordoue peut encore inspirer ceux qui refusent de faire de l'Islam une culture de perdants, toujours déjà encline à la violence d'un ressentiment spécifique. Mais, évoquant les compromis de tant d'autres intellectuels fascinés par l'islamisme, il reste inquiet de la diffusion de la barbarie. « *Constater la misère de l'Islam sous les effets de l'islamisme devrait apporter sursaut, éveil, vigilance pour nous épargner le partage d'un même sort.* »

C'est précisément sur ce point que son opposition à Tariq Ramadan devient plus nette : alors que tout l'effort de A. Meddeb consiste à inviter l'Islam à ce qu'il appelle l'épreuve de l'universel, T. Ramadan veut d'abord sauver l'exception islamique, la particularité de la charia, la force de la Loi divine, jusqu'à justifier le contournement de la démocratie. Par exemple, dans l'accommodement juridique nécessaire pour demeurer près du droit musulman tout en vivant dans l'espace juridique occidental. Il faut reconnaître que l'essai de T. Ramadan n'est pas destiné aux infidèles et que son but est de restaurer l'identité islamique des communautés de l'immigration par un retour à la foi. Mais cet effort passe par une discussion de la loyauté citoyenne et du conflit, en apparence incontournable, entre les obligations religieuses et les lois nationales. La discussion de cet effort fondamentaliste ne peut qu'enrichir notre compréhension d'un univers religieux en recomposition, mais elle peut aussi nous inquiéter : le sens du mot réforme, s'il doit être celui d'un retour pur et simple à la tradition, ne favorisera pas l'intégration des musulmans dans les sociétés pluralistes occidentales, il renforcera au contraire leur singularité et les contraindra au repli. L'appel à une autre tradition de l'Islam, celle de l'Islam de liberté spirituelle à laquelle A. Meddeb convie les musulmans, repose quant à lui sur un sens très différent de l'entreprise de réforme : confrontation avec la modernité et acceptation de la rationalité universelle. La mise en présence de ces deux œuvres fait voir comment ce débat compte parmi les plus importants pour l'évolution actuelle du pluralisme. Le hasard a voulu qu'à la fin du mois d'avril dernier, ces deux penseurs aient été au même moment à Montréal : T. Ramadan parla devant un auditoire de plus de mille personnes, réunies pour entendre sa parole de restauration, alors que A. Meddeb s'adressait à un public restreint d'écrivains et d'intellectuels. Ce qu'il aurait fallu, c'est les écouter parler entre eux, si cela était possible. Mais à lire leurs livres, on voit que beaucoup de temps s'écoulera avant que cela puisse être envisagé.

Georges Leroux